Heinrich Mann

Friedrich Nietzsche

Traduit de l'allemand par
Olivier Schefer

UNIV. CATH. LOUVAIN (U.C.L.)
INSTITUT SUP. PHILOSOPHIE
BIBLIOTHEQUE,
Chemin d'Aristote, 1 - B 1348 Louvain-la-Neuve

LE CABINET DES LETTRÉS

d'une civilisation de la représentation et du concept n'est possible qu'à ce prix, et requiert l'individu Friedrich Nietzsche tout entier, corps et âme.

À cet égard, le Professeur Unrat, *autre visage de l'individualité, offre une version strictement négative et imaginaire de son* Nietzsche. *Le professeur est satiriquement dénoncé, tout en étant celui qui dénonce, et met une société hypocrite face à ses propres contradictions : pour cela aussi, il s'offre en sacrifice. C'est finalement la figure courageuse et douloureuse de l'individu (un « martyr ») que Heinrich Mann décèle derrière l'« orgueil » nietzschéen et la mythologie allemande. Un Nietzsche somme toute assez austère – plus sévère que ludique –, et comme à l'image de ces années de crise, et d'exil français, vécues par Heinrich Mann dans l'urgence morale.*

O.S.

La gloire posthume

Voilà près de cinquante ans que Nietzsche a interrompu son œuvre [1] et bientôt quarante ans qu'il est mort ; il n'en demeure pas moins vivant. Il sut contraindre un monde, peu préoccupé par son passé, à le tenir pour immortel. Il ne suffit pas pour cela que l'œuvre soit reconnue par la postérité ; la masse des partisans et des imitateurs ne prouve en rien l'ampleur de son retentissement. De quoi s'agit-il alors ? L'œuvre d'un auteur disparu continue à croître et à se modifier ; de l'au-delà il la mène à son terme. Depuis bien longtemps déjà celle-ci ne se trouve plus là où, un jour, nous l'avons rencontrée, alors que nous étions de jeunes gens et que Nietzsche vivait.

Cette œuvre est terrible. Elle est devenue menaçante au lieu de nous entraîner comme jadis, quand elle sem-

1. Heinrich Mann (1871-1950) composa cet essai en 1938. L'« effondrement » de Nietzsche (1844-1900), auquel il fait ici allusion, survint à Turin au début de l'année 1889. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

blait nous justifier à nous-mêmes. Nous la comprenions alors d'après les aspirations de notre esprit, y compris ses excès. Avec joie nous accordions tout crédit à l'individualiste radical, à l'adversaire de l'État, qui, des années auparavant, aurait été anarchiste plutôt que citoyen dévoué du Reich. En 1890 et dans les années qui suivirent, cette attitude était un signe de grande indépendance. Celle-là même qui devait nous aider à mettre en place nos propres réalisations. Ce philosophe fut au plus haut point le bienvenu ! Au sommet de la société qu'il réclamait, Nietzsche plaçait l'esprit orgueilleux – pourquoi pas nous-mêmes ? Après nous, venaient le roi, les nobles, les militaires, puis plus personne. Quel jeune homme de vingt ans se le fait dire deux fois ? La conscience de soi, qui précède toute production, a généralement une importance démesurée tant qu'elle n'a rien prouvé. Au cours de ses travaux, elle apprend à devenir plus modeste afin de s'approfondir.

Ses premiers lecteurs ne recevaient aucunement l'approbation du philosophe qui ne voulait pas être revendiqué par de jeunes gens. Cela, ils ne le savaient pas, ou évitaient de le voir. Le christianisme qui lui causait tant de soucis, eux estimaient l'avoir aisément dépassé. « Dépasser » était son maître mot. Ils dépassaient la morale chrétienne plus joyeusement que lui. Ce qui venait après, ils n'en avaient aucune idée. Ses

premiers et jeunes lecteurs, encore épargnés par le danger, la cruauté, et le sacrifice, auxquels ils n'étaient nullement préparés, n'ont à aucun moment envisagé l'époque pourtant imminente d'illégalités et de guerres. Lui-même n'en avait qu'une expérience obscure, sans quoi il ne l'aurait pas appelée de ses vœux. Nietzsche connaissait les champs de bataille de l'esprit et, au fond, ne voulait pas en connaître d'autres. Sinon le penseur, l'œuvre contenait le chaos, en même temps que l'impulsion propre à le déchaîner. Elle doit à sa sagesse et à sa grandeur d'avoir pu subsister. Il fallait une personnalité pure et stricte comme la sienne pour qu'après sa disparition se développent non seulement son noble exemple, mais aussi les erreurs et les atrocités que contenait sa doctrine. Il n'est pas donné aux âmes impures de connaître le succès jusque dans le mal.

Les grands livres possèdent une vie que leur auteur ne peut ni évaluer ni prévoir. Ils en savent plus que lui, créent par eux-mêmes et s'étendent plus loin qu'il ne le pourrait. Ils comprennent les hommes et les choses comme il se refusait à le faire, malgré ses exigences les plus secrètes. Ils représentent un jour étranger à sa propre nature et son contraire inquiétant. Aussi serait-il bon et nécessaire de revenir à l'auteur lui-même. Se mettre à la recherche de Nietzsche, le redécouvrir, ce serait véritablement le relire avec les yeux de nos vingt

ans, quand sa pensée était neuve et sa gloire immaculée. Comme le lecteur, celle-ci n'en était qu'à ses débuts. L'un et l'autre étaient exempts d'arrière-pensées. Le premier ignorait les présupposés de l'œuvre, tandis que la seconde n'avait pas encore de conséquences. Ne jamais oublier que notre lecture pouvait s'intensifier à mesure que son œuvre et sa gloire prospéraient sur sa tombe.

Celui qu'il pensait être

À tort ou à raison il se jugeait unique. Chacun peut le penser de soi et aura toujours de bonnes raisons de le faire. On peut encore admettre qu'il se nomme le premier esprit du siècle. Ce siècle a compté plus d'un « premier esprit » : Nietzsche n'était pas en mesure, ni même tenu, de les connaître tous. Marx, qu'il n'a visiblement pas lu, peut, dans l'éternité, expliquer à l'autre esprit qu'un grand succès sur terre se mesure seulement à un grand succès opposé.

Nietzsche voulait être l'homme qui surmonte le XIXe siècle. Il assumait en pleine conscience cette tâche d'être un penseur entre deux siècles. La seconde moitié du XXe siècle, estimait-il, devrait enfin comprendre qui il avait été. C'est précisément ce dont nous pouvons aujourd'hui douter, la première moitié l'ayant trop rapidement exploité. Difficile après cela d'éviter la période durant laquelle la postérité prend ses distances à l'égard d'une pensée et d'une personnalité. Il n'a pourtant pas

à craindre d'être oublié. Il eut en effet le courage unique de remettre en question tout ce qui avait préservé moralement l'Occident et lui avait assuré sa cohésion depuis la chute du monde païen. Un tel risque ne peut s'oublier. Quant au « renversement », qui lui importait tant, et dont nous n'avons encore rien dit, il permit surtout d'approfondir l'éthique dominante.

Il savait bien qu'il ne suffit pas de briser les tables de la loi, car il faudrait sans cesse les détruire. Il serait plutôt nécessaire d'en dresser de nouvelles. Nietzsche l'a voulu ainsi sans se demander si cela répondait à un besoin, et ne s'est pas senti tenu de le faire. D'après lui, ce n'est aucunement le besoin qui décide des hommes, mais plutôt le commandement du législateur. Celui-ci doit simplement être le plus fort. Le philosophe se considéra donc comme un législateur. Connaître, attester, démontrer, cela n'est rien : la grande réussite pour un penseur serait uniquement de commander. Il reste toutefois à être, effectivement, le plus fort – ce qu'il pensait être, mais à longue, très longue échéance. Aussi se qualifiait-il, pour l'instant, de législateur des siens et d'eux seuls.

Il ne s'accommoda pas de cette situation uniquement par faiblesse ou par complaisance. Il doutait et fit du doute une part importante de sa fierté. Sans le doute, personne n'aurait été cet homme inflexible et sincère

qu'il estimait être. De même pour les contradictions auxquelles il tenait beaucoup, à juste titre. À proprement parler, il a plus écrit à la gloire du christianisme qu'à son déshonneur : que l'on s'attache à la profondeur plutôt qu'à la largeur, et l'on verra où se trouve réellement son cœur. Ce qu'il donnait pour sa doctrine, il le tirait de ses contradictions. Bien plus, il le conquit sur sa propre nature. Cette authentique et sérieuse victoire sur soi se détache nettement de tout ce qu'il entendait surmonter. Il était très jaloux de ses fruits et n'abandonnait à personne, sans le mettre à l'épreuve, ses vérités chèrement extraites. Il fallait éprouver les vérités et celui qui avait l'audace de les revendiquer. Confronté à Nietzsche comme à son juge, pas un être vivant ne réussit alors à s'imposer. Ses vérités n'y arrivèrent finalement que parce qu'elles composaient l'œuvre destinée à durer. Nietzsche, en personne, ne devait durer éternellement que grâce à son œuvre.

Voilà le cas étonnant d'un homme qui se sent éternel ; ce en quoi il eut des prédécesseurs, mais ceux-là croyaient en Dieu. Des personnalités de haut rang, le sien pensait-il, ont toujours estimé nécessaire une survivance supraterrestre pour continuer à vivre ici-bas. Nietzsche est le premier, et jusqu'à présent le seul, à avoir exigé de la terre qu'elle le dise éternel. Le penseur d'entre les siècles était convaincu de ne pas préparer une

UNIV. CATH. LOUVAIN (U.C.L.)
INSTITUT SUP. PHILOSOPHIE
BIBLIOTHEQUE
Louvain-la-Neuve

période transitoire, mais de disposer de tout l'avenir réservé à cette planète. Aussi avait-il de bonnes raisons de se nommer le « dernier homme ». Le « surhomme » dont il fit la doctrine ne l'a que faiblement atteint, telle une ombre. Il vit avec une clarté et une précision incomparables le dernier penseur – le dernier homme – devant qui reposent le tout et le rien, l'infini, et une fosse qui garde son secret. « On peut mourir d'être immortel. »

« Je suis un destin », affirmait-il également, et fut d'abord le sien propre. Si le fait de supporter librement le poids du destin est une preuve de grandeur et d'immortalité, alors il les possède toutes deux. Jésus-Christ, dont il voulait prendre la relève, a connu une véritable petite éternité humaine, et n'est aujourd'hui d'ailleurs pas près de disparaître. Au début, son existence était principalement attestée par ses souffrances, endurées au nom de l'humanité – ce que l'on peut aussitôt rétorquer à ses concurrents comme à ses épigones. Nietzsche sauverait sa cause si le sacrifice personnel et la mort sur la croix témoignaient de la présence du Fils de l'homme parmi nous. Or, précisément, il nie que la crucifixion soit une preuve. Il a pourtant plaidé sa cause avec la même passion qu'autrefois le Dieu qui surgissait en conquérant de l'espèce humaine. Lorsqu'il était encore sur terre, Jésus-Christ ne prévoyait vraisemblablement pas l'ampleur de « son grand succès ». Comme lui, il n'était provisoirement que le législateur des siens. Toute la question étant de savoir qui chacun désigne par « les siens ».

Le premier tenait pour siens les humbles et les nécessiteux ; le second les savants et les dominateurs. Avec lesquels peut-on aller le plus loin ? Cela demeure incertain. « On ne peut obtenir de grand succès qu'en restant fidèle à soi-même », écrit Nietzsche ; son frère et rival n'a pas agi autrement. Le premier avait une foi inébranlable en l'au-delà, le second dans l'ici-bas. Cette croyance dans le monde terrestre est bien plus audacieuse que la première. Si l'un d'eux éprouva la tentation du doute, ce ne fut certes pas le Fils de Dieu. Nietzsche estimait fort probable que la connaissance parvienne un jour à dominer ce monde. C'est cela, uniquement, qui le distingue et l'avantage. Il devient par là même l'apparition principale et peut, sans blasphèmes, prendre place au côté de Dieu. Il serait parfaitement divin de faire de la connaissance, envisagée comme un état de passion, la dominatrice du monde. Jamais le monde n'en fut plus éloigné qu'aujourd'hui. Nietzsche a anticipé et reconnu en lui l'Élu.

Avoir cru à la domination du savoir rend héroïque, si l'on fait entrer dans cette croyance tout ce qui visiblement résiste et contredit, et, au premier chef, ses

propres contradictions. Cette croyance se maintient par des victoires sur l'âme et le corps ; elle se développe par des privations – en fonction de leur dureté –, par la perte de la santé, des relations sociales et amicales, et de toutes les sources de la convivialité. La foi en la puissance du savoir devient elle-même toute-puissante dans la solitude, lorsqu'elle devient enfin inconditionnée – pur sommet de glace. De là, on considère les hommes avec une arrogance sans pitié. Ils ne sont pas dignes de nous lire, ce dont ils se gardent bien. À plus forte raison, ils ne méritent pas de faire notre éloge. Pour avoir des adversaires qu'il se sente autorisé à combattre, l'isolé, le solitaire, les grandit : ils ne sont toujours pas à la hauteur. Un homme ! telle est son exigence. Un homme, pour lui expliquer dignement celui qu'il pensait être.

La limitation

Tout cela serait parfaitement insupportable pour les spectateurs, comme pour les organisateurs du spectacle. On ne vit pas ainsi. Mais on peut se présenter ainsi. L'effroi qu'inspire cette personnalité est nettement atténué du fait qu'elle donne, entre autres choses, un spectacle. Nietzsche se connut ; aussi avait-il de bonnes raisons d'affirmer qu'on ne doit pas se connaître soi-même. Encore moins fallait-il que le monde puisse le révéler sous son véritable jour. Il trouvait un authentique plaisir à se déguiser et même à porter un masque. Il apparaissait parfois vêtu avec frivolité. On pouvait difficilement s'attendre à trouver dans une tenue extravagante un homme de discipline stricte, de droiture inflexible, un philosophe de la puissance.

Voilà quelqu'un qui méprisait aussi bien la faiblesse que la pitié, mais savait émouvoir les femmes, pendues à ses lèvres, par sa galanterie et sa sollicitude. Des années

plus tard, il embrassa publiquement une pauvre rosse et pansa un chat blessé.

À quoi les initiés ont-ils cru ? À son apparence ? à sa doctrine ? Bien entendu, à aucune des deux entièrement. Ce qui importe davantage est qu'il se prit au sérieux, et comment n'aurait-il pas pris au sérieux l'éternité elle-même ? Incontestablement, il n'avait pas toujours l'impression d'être le véritable héros de l'éternité, mais seulement le représentant du héros. À la fin de sa vie, en faisant allusion au Nietzsche tragique, il évoqua « le clown de l'éternité ». Il n'était alors pas plus dérangé mentalement qu'auparavant. Il avouait son propre rôle quand celui-ci de toute façon prenait fin, qu'il fallait ôter son fard et rentrer chez soi. Cela le met à l'abri de la suspicion et témoigne au contraire de la droiture de l'homme, qui est plus haute que toute la vérité conçue avec sa contradiction.

« Je ne suis pas du tout fait pour la solitude », confessait-il quatre ans avant de s'effondrer sous son poids. Il ne se sentait pas davantage fait pour l'inimitié. Il provoquait puis prenait ses distances, parce que son œuvre l'exigeait. Pour être pensée et accomplie, celle-ci réclamait de sa part le « pathos de la distance » : s'il n'avait été question que de lui, il n'aurait jamais pu affronter la souffrance infligée par les hommes ni réussir à s'éloigner d'eux. Il se trouve de nos jours peu d'hommes que

la volonté de créer une œuvre rende capables de tous les sacrifices. Qui tire de son œuvre la conviction de s'adonner aux félicités de la création, alors qu'il a pleinement conscience qu'aucune félicité ne pourra compenser sa vie malheureuse et brisée ? L'artiste évidemment, et, en toute rigueur, lui seul. L'impulsion à créer sans tenir compte de son bonheur personnel est le privilège de quelques artistes de haut rang.

Nietzsche a vécu la connaissance comme un état de passion : ainsi travaillent quelques artistes – qui ne sont guère nombreux. La pensée évolue à mesure que progressent son ivresse, son déchaînement, sa hâte, son allègement, son abandon, mais aussi la démonstration de sa force ou la chute dans un vice. Elle reçoit à la fin le sens d'un acte d'amour, ce qui rappelle peu la philosophie et ressemble davantage au jeu mené par une œuvre d'art, quel que soit son aboutissement. Sa pensée n'est pas validée de l'extérieur et n'a aucun besoin de la confirmation de la réalité. Elle conquiert elle-même vérité et réalité pour les maintenir devant une postérité qui ne s'affirme que par la puissance. La puissance, seule, décide d'un artiste et de ce qui doit rester de lui.

Une question cruciale touchant le pouvoir est celle de sa forme. Que l'on considère ici toute la fierté de Nietzsche. Il a apporté à la langue allemande des modifications et l'a rendue capable de « communiquer un

état affectif, une tension interne du pathos au moyen de signes, y compris par le tempo de ces signes ». Ce n'est certes pas son illisibilité qui le caractérise comme philosophe allemand. Qui place-t-il à ses côtés du point de vue de la création de la langue ? Heinrich Heine, le poète, pour qui comptaient surtout le rythme et la plastique et qui, lorsqu'on lui objectait son manque de précision, répondait : « C'est si bien dit ! » Il n'est pas donné ou permis à tout le monde d'avouer cela. Pourtant, un exemple parmi tant d'autres, on peut se reporter dans le *Nietzsche contre Wagner* à la conclusion de la section « Une musique sans avenir ».

Le passage débute ainsi : « De tous les arts qui réussissent à pousser sur le sol d'une culture déterminée, la musique surgit comme la dernière de toutes les plantes, peut-être parce qu'elle est la plus intérieure et, par conséquent, arrive tardivement – en automne, à la défloraison de sa propre culture. » Cela pourrait être aussi bien vrai que faux. Ça n'est pas valable dans le cas de Beethoven, mais convient à Wagner, qui, plus tard, grâce à l'appui de Nietzsche, en vint à se considérer comme une conclusion et non comme un point de départ. Son siècle, le sien, pas un autre, « aime en fait à aider un art comme celui de Wagner à obtenir un prompt succès, sans pour autant lui garantir son avenir ». En admettant tout cela, ce qui suit à présent est

impossible. « Les Allemands eux-mêmes n'ont pas d'avenir. » Et d'abord, pourquoi seulement les Allemands ? Le siècle qui dut à Wagner sa fête crépusculaire était-il bien allemand ? Depuis Nietzsche précisément, l'œuvre de Wagner ne vaut pas seulement sur un plan national mais aussi européen. Ensuite, comment se peut-il que l'un des peuples qui constituent l'Europe n'ait pas d'avenir ? Pensée à fond, cette phrase nous révélerait que Nietzsche philosophe dans le vide. Mais il faut y voir une conclusion inévitable. Si elle n'est pas correcte, elle n'en est que plus efficace, car une affirmation inattendue semble audacieuse. « Les Allemands n'ont pas d'avenir » : cette phrase possède en outre la brièveté et la force permettant de suppléer à la faiblesse des passages précédents, restés jusqu'ici sans preuves, comme de les tirer d'affaire par l'intonation de la voix et par le geste. Voyez ! quel artiste !

Par parenthèse, pour ne pas dire par opposition, Montaigne, que Nietzsche lisait et admirait, a également écrit ceci sur l'art de la parole : « Les beaux esprits n'aportent point des mots à la langue, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent et enfoncent leur signification et leur usage, luy aprenent des mouvements inaccoustumés, mais prudemment et ingenieusement. » C'est exactement ce qu'a fait Nietzsche. Des néologismes comme « s'en tirer à mauvais compte » ou « le

philistin de la culture » comptent difficilement parmi ses meilleures réussites. Ce sont des composés que la langue allemande permet de forger – on devrait moins souvent céder à cette tendance. Nietzsche a fourni aux mots déjà existants des « mouvements inaccoustumés ». C'est un grand mérite. Depuis qu'on le lit, on écoute l'allemand d'une oreille plus affinée.

Le même Montaigne, vers 1580 : « Selon la variation continuelle qui a suivi notre langue jusqu'à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans ? Elle écoule tous les jours de nos mains et, depuis que je vis, s'est altérée de moitié. » Mais ce sont là les pensées d'un sceptique qui ne s'arrêtait pas devant l'individu, et remettait également en cause son expression et la durée de son existence. Aussi ne peut-il s'agir de pensées pour Nietzsche. La modification de la langue répond aux changements de la vie. La nouveauté ne dure guère. On représente toujours une époque déterminée, tandis que pour la suivante on apparaît déjà comme un survivant, avec des exigences que la postérité ignore et des lois qu'elle méconnaît. Mais ce ne sont pas là des pensées pour un législateur des éternités, et surtout pour l'artiste immortel.

Wagner

Un jeune savant rencontra en 1868 un vieux musicien et se donna à lui. L'inverse n'était guère possible. Une œuvre immense et une gloire internationale annonçaient le musicien, le jeune érudit était tout au plus accompagné par son génie, alors invisible. Il était aussitôt évident qui allait ici vénérer l'autre, ce qui signifiait lui rendre service. Un homme que l'on désignait du nom de « maître », et il semble avoir été le premier à introduire ce titre dans les mœurs allemandes, que pouvait-il attendre d'un philologue débutant ? Assurément pas que ce dernier lui livre des connaissances et des interrogations susceptibles d'ajouter quelque chose à son œuvre, à moins qu'il ne s'agisse d'interprétations. L'année de leur première rencontre, Wagner reçut Nietzsche chez lui. Cette visite à Tribschen, près de Lucerne, fut incontestablement l'événement le plus heureux de sa vie. « Cela faisait si longtemps que je cherchais un homme », dira Nietzsche au terme de sa brève existence.

Pour Wagner, le jeune homme fut tout d'abord une agréable connaissance – qui sait quels services il pourrait rendre à l'avenir ? Il parlait avec fougue, n'ennuyait pas, et ne se départait jamais d'une élégante politesse. L'élégance et la politesse freinaient plutôt le maître, comme ceux qui travaillaient à ses côtés. Cet admirateur était d'autant plus volontiers accueilli qu'il possédait une nature à la fois passionnée et délicate et n'exprimait jamais de stupidité sur la musique. Les admirateurs venus de domaines étrangers sont un jour ou l'autre une source d'embarras : avec celui-ci, semblait-il, rien de tel n'était à craindre. Comme aucun spécialiste d'alors, il avait pénétré les profondeurs de son œuvre prouvant, une nouvelle fois, qu'elle était totale et universelle. Il en devint un témoin tout à fait privilégié lorsqu'il écrivit *La Naissance de la tragédie par l'esprit de la musique.* Wagner trouva tout d'abord à redire : il n'y était pas assez question de lui. On y remédia donc. Le maître lut l'ouvrage et ne se rassasiait pas de le lire. Il lui a fallu vieillir pour pouvoir renaître dans l'esprit d'un autre homme de manière juste et fidèle, loin des illusions qu'entraîne la gloire.

L'enthousiasme de ce vieillard pour son admirateur dépasse les limites de l'intérêt personnel. Il est sincèrement étonné et bouleversé. « Je ne saisis pas, pour ma part, comment il m'a été donné de lire une chose semblable. » Il adresse ce mot à Nietzsche en des termes inhabituels pour un simple remerciement. Une affaire humaine importante, l'apparition d'un jeune compagnon entièrement pur, toucha le vieil homme au-delà de toutes ses ambitions et de son besoin de domination. Cette fois-là, en écrivant « Cher ami ! », il ne parlait pas en représentant de son œuvre. « Cher ami ! Je n'ai jamais rien lu de plus beau que votre livre. » C'était l'homme qui parlait, un cœur éprouvé et solitaire. Wagner n'oublia jamais ce qui s'était alors passé. Puis l'événement fut assombri, transformé, et bientôt les chemins devaient se séparer. Plus tard, Wagner feignit de n'avoir perdu avec Nietzsche qu'un être utile. Pourtant, alors que le maître eut la prémonition de sa propre mort, la vérité apparut en pleine lumière. Wagner confia à la sœur de l'ami perdu : « Dites à votre frère que depuis son départ je suis seul. »

On peut difficilement imaginer effet plus fort produit lors d'une première rencontre. Si *La Naissance de la tragédie* avait comblé son auteur de tous les honneurs possibles, plus grande encore était la conquête de l'homme à qui il devait son ouvrage. Pour Wagner, entre tous, venaient en tête sa femme, qui l'aimait ; Nietzsche, « qui sait ce que je veux » ; Lenbach, qui « a fait de moi un portrait saisissant de vérité ». On voit ici combien il est avéré que Wagner rapportait toujours ses

proches à lui-même. Il ne pouvait en faire autant avec son public fluctuant comme le ressac ; aucun effort intense ne pourra mettre de visage sur des vagues. Un tableau, il est vrai, reste tel qu'il fut peint, il semble qu'une femme puisse demeurer ; mais pas un esprit. Cet esprit, surtout, que Wagner aurait volontiers retenu trouva plus d'une raison de s'éloigner de lui. La première d'entre elles, juste et bonne, était la nécessité de devenir soi-même un maître.

Nietzsche considéra Wagner comme le rénovateur de la culture – bien plus, il le voulut tel. C'était proprement trop exiger d'un musicien qui écrivait à l'usage de la scène. Un penseur a-t-il jamais choisi la musique à ses fins les plus ultimes ? ou l'art en général ? Le cas Nietzsche, et non le cas Wagner, fait figure d'exception. En outre, on ne cherche généralement pas à renouveler l'ensemble de la culture d'un seul coup. L'artiste qui eut le plus fortement conscience de la grandeur du sentiment admit tout au plus : « Si vous le voulez, vous aurez maintenant un art allemand. » Seulement allemand, et seulement un art ! C'était encore assez timide à côté de ce que Nietzsche exigeait, et moins étonnant que son idée.

L'art subsiste et périt avec chaque société. Ses conditions préalables sont très ordinaires : ni sa grandeur ni son éclat ne font illusion sur ce point. Pour son entre-

prise de Bayreuth, Wagner dut recourir à une bourgeoisie riche et bien établie. Après l'ascension des masses prolétaires, plus personne n'aurait eu l'idée d'un tel « spectacle sacré », véritable luxe bourgeois ; et pas davantage après la naissance du film parlant.

Nietzsche s'était laissé tromper et ne se le pardonna pas. Sa passion pour une musique extraordinaire tout comme le pressentiment de sa propre vocation avaient éveillé en lui des idées sombres et inconsistantes. Ce deuxième trait, il en avait du moins conscience avant de le reconnaître. Ce fut lors du premier festival de Bayreuth que ses yeux allaient vraiment s'ouvrir. La majesté d'un créateur en qui l'humanité trouvait son point culminant se révélait brutalement n'être que du théâtre – et pas du meilleur. Son public, surtout, en trahit toute la théâtralité – cette foule bourgeoise avec son manque de pudeur et de discrétion. Nietzsche aurait-il préféré le peuple ? C'est plutôt Wagner qui aurait été homme à lui ouvrir sa maison. Que l'on ne croie pas un traître mot de cette « conversion » de Bayreuth. C'est au contraire sa prédisposition pour la nature orageuse de l'artiste et pour sa musique qui fit souffrir Nietzsche, le poussant finalement à se révolter.

Quatre années de dépendance étaient amplement suffisantes. On ne peut plus longtemps faire don de l'homme qu'on aspire à devenir à un autre homme,

célèbre, et bientôt congédié. Il a après coup désigné du nom de maître ce vieillard immuable. Mais qui aurait entrepris de le changer dans la mesure où c'était en partant de Wagner que la culture rénovée devait suivre son chemin ? Nietzsche était animé d'intentions incomparablement plus grandes à l'égard de Wagner que lui ne l'était au sien. C'est pourquoi son hostilité devint si profonde et si constante ; et il en est toujours ainsi pour une haine qui est en fait de l'amour. En vérité, aucune autre musique ne l'a ému à ce point. Pourtant sa « politesse du cœur » recélait une certaine violence, tandis qu'extérieurement leur amitié persistait. Par provocation il installa une partition de Brahms sur le piano de Wagner : ce fut sa dernière apparition dans cette maison, et Brahms n'était rien pour lui.

Wagner trouva encore une certaine élégance à ce geste silencieux : cette élégance, précisément, qu'il regrettait de ne pas posséder. « Cela sert beaucoup dans le monde », s'écria-t-il, comme si, sans elle, il n'avait pas su s'y prendre avec le monde. Une exclamation qui le trahit tout en ayant quelque chose de touchant. Nietzsche, lui, ne se laissa pas émouvoir. Sa dernière rencontre avec Wagner, en 1876 à Sorrente, lui apporta la confirmation que le vieil homme, par son influence, pouvait purement et simplement tout se permettre. Au lieu d'histoires païennes, que plus personne ne voulait

entendre, Wagner offrirait au public allemand « quelque chose de chrétien ». Il est vrai qu'un artiste, par pudeur, préférera révéler ses pulsions impures, plutôt que de mettre à nu les plus nobles d'entre elles. Wagner pourtant en fit part à son ami. Il parla de *Parsifal* comme d'une expérience chrétienne personnelle. « Il a pourtant suivi l'athéisme du début à la fin », compléta l'ami en silence. La dédicace de *Parsifal,* qu'il lui consacra, avec l'indication « Richard Wagner, conseiller ecclésiastique [1] », ne le mit pas en de meilleures dispositions ; mais il faut voir ici les excuses d'un maître. Avec une fierté à la fois humble et moqueuse un homme accompli sollicitait une dernière fois son avis.

En 1878, Wagner railla Nietzsche dans ses écrits. Une bien faible vengeance, comparée au choc qu'avait représenté pour lui la défection de celui qui « sait ce que je veux ». Ainsi s'achevèrent leurs relations. Pour Nietzsche, elles n'avaient pas même duré tout ce temps. À la plus importante de ses expériences humaines, il n'accordait pas plus de quatre ans. Le seigneur des nouvelles éternités prenait bien courtes ses mesures terrestres.

1. La dédicace complète se formulait ainsi : « À mon cher ami Friedrich Nietzsche, avec ses vœux et souhaits les plus cordiaux. Richard Wagner, conseiller ecclésiastique. »

Son christianisme

Le livre *Aurore* contient, sous le titre « Se souhaiter des adversaires parfaits », une justification du christianisme qu'aucun moderne ne peut égaler ou surpasser. Nietzsche, sans doute, ne l'écrivit d'abord que par amour de la France, et comme un tribut payé au seul pays qui lui ait offert des satisfactions intellectuelles, sans que jamais il eût à le regretter. Mais celui qui admirait chez d'illustres Français la psychologie et le doute était obligé de reconnaître, par simple honnêteté, que d'autres Français illustres, et souvent les mêmes, avaient été chrétiens. Il écrit : « On ne peut contester aux Français qu'ils ont été le peuple le plus chrétien de la terre. Non que la foi du peuple ait été chez eux plus grande qu'ailleurs, mais en ce sens que les idéaux chrétiens les plus difficiles sont devenus ici des hommes, au lieu de rester à l'état de représentations intellectuelles et d'ébauches. » Suivent les cas célèbres de Pascal, de Fénelon, des Huguenots, des Quiétistes, des Trappistes et de Port-Royal.

On pourrait en conclure que si la situation avait été partout celle de ce pays isolé Nietzsche n'aurait pas été opposé au christianisme, et ne se serait pas senti le droit d'invoquer l'Antéchrist ou de prendre sa place. Mais il s'agit bien d'un cas isolé, comme on le voit à présent, et Nietzsche le savait mieux que quiconque. Ce qu'il réclamait ? N'être chrétien qu'avec sérieux et non se faire passer inutilement pour tel. Celui qui n'a plus la foi doit le dire. Des peuples qui n'ont jamais engendré de chrétiens de grande envergure ont perdu jusqu'à la capacité de vivre, au moins dignement, en accord avec leur profession de foi. Qu'ils n'en disent pas davantage, et choisissent de devenir ce qu'ils sont déjà : des peuples sans Dieu ! des hommes sans Dieu ! Cela suppose du courage selon lui. Lui – et qui d'autre encore ? « Nous, les sans-peur. » Il exigeait de « penser dangereusement », entendant par là de penser sans Dieu, avec la vérité comme morale.

Le XIXe siècle pourtant, par l'action de sa science matérialiste, était devenu impie en toute sérénité, et ne s'imaginait guère penser « dangereusement ». Savants et philosophes n'avaient alors nul besoin de renier solennellement le christianisme, car ils ne l'avaient jamais compris de l'intérieur. Ce sont les Allemands qui sont allés le plus loin dans l'indifférence. Nietzsche se distingue ici par le fait que sa haine concerne bien plus la

tiédeur que la foi. Il lui semblait honteux de passer sur un événement aussi décisif que le christianisme, comme si on pouvait l'effacer sans plus y penser, comme s'il n'avait jamais existé. Lui, homme de la profondeur et de la passion, a montré un mépris insondable pour ses contemporains qui reniaient Dieu. Ils ignoraient tout de l'essentiel. Les instincts humains, par lesquels Jésus-Christ réussit jadis à prendre de l'ascendant, restèrent voilés d'obscurité jusqu'à la venue de Nietzsche.

Il était pour lui de la plus extrême importance de restituer au fondateur du christianisme sa grandeur originelle, tandis qu'il mettait en place les fondements de la sienne propre. Le Fils de l'Homme, selon lui, dut sa victoire aux instincts des faibles et des malades, de mauvais instincts si on l'en croit ; quoique hostiles à la vie, ils la dominèrent. Comment était-ce possible ? Une « révolte des esclaves de la morale » se produisit. Les forts, les nobles, les dominateurs furent écrasés. La *Généalogie de la morale* trace le tableau magistral de cet événement. L'ouvrage se tient à la hauteur de son ambition, et est difficilement contestable : on n'analyse pas plus finement, on ne démasque pas plus cruellement. Ce qui reste ici constamment inexpliqué, pour ne pas dire ignoré, c'est par quel miracle une victoire de la faiblesse put non seulement se poursuivre pendant deux millénaires, mais encore donner lieu à des actes, des

actes de l'esprit, incontestablement plus puissants que ceux des périodes précédentes. Bien plus, ceux qu'on prétendait faibles et malades, et qui en fait se sont imposés, étaient-ils donc vraiment faibles et malades ? Quant aux soi-disant forts qui ont péri ou se sont transformés, bien des choses ont dû leur faire défaut pour pouvoir subsister. La nature dont Nietzsche, par principe, tenait tout cela, a fourni en ce domaine suffisamment d'exemples : il ne les vit pas.

Il intégra, malgré tout, à la pensée la plus avancée la foi en Dieu comme la morale chrétienne ; jusqu'à sa venue il semblait, surtout en Allemagne, qu'elles fussent l'une et l'autre destinées à s'éteindre. Lui seul, en dehors de l'Église, a fait de Dieu et de la morale des questions de première importance. Il reconduisit à elles des générations de jeunes gens, qu'ils l'aient suivi ou aient pris un chemin opposé. On oublie de nos jours que les concepts de la moralité n'étaient alors qu'un accord passé entre les hommes, dépourvu de force et attesté par l'ennui. Nietzsche les a rendus brûlants d'intérêt. Volontairement ou non, il permit en tout cas que l'on se révolte moralement, sans préjudice pour les exigences de l'esprit. Ce sont au contraire les plus intellectuels que la brutalité et la perfidie des événements de ce monde affectent aujourd'hui le plus violemment. Seul Nietzsche leur permit d'en prendre nettement conscience. Aussi pèse de moins

en moins le fait qu'il ait approuvé et encouragé les êtres brutaux et perfides pour vouloir son « dire-oui » à la vie. « En fin de compte », terme qu'il savait utiliser, en fin de compte, il n'a aucunement dévalorisé la morale, il l'a élevée.

Mais il écrivait aussi dans sa jeunesse : « Le christianisme ne supporte pas qu'on y participe comme ça, " en passant ", ou parce que c'est à la mode. » Et il avait, « à douze ans, vu Dieu dans toute sa gloire ». Il fallait avoir connu le bonheur de la foi, et les affres de son dépassement ; et sortir du presbytère de Roecken, près de Leipzig, pour devenir ce qu'il était et laisser une telle empreinte.

Le renversement des valeurs

Il a même considéré comme « indécent » d'être aujourd'hui encore chrétien. Autrement dit, il a condamné moralement une attitude d'esprit qui de toute évidence tient à la nature de l'homme, et que méprisent totalement les Lumières ou la science matérialiste. Des chercheurs comme Pasteur étaient croyants. Paul Langevin se bat ouvertement pour des valeurs chrétiennes, au beau milieu d'un siècle où la brutalité et la perfidie se font passer pour païennes, quand elles ne sont que malheur à l'état brut. Nietzsche partageait indéniablement les superstitions de ce XIXe siècle qui, de manière quelque peu surprenante, crut au caractère inconditionné de la science, et en attendit une autre métaphysique. Il disait volontiers que la science ne fait que décrire et non expliquer, mais ce qu'elle ne pouvait accomplir le philosophe se l'annexait. Il fit peu de démarches heureuses en ce sens et une ou deux fois atteignit même le ridicule.

Ses conjectures sur le pigment noir de la peau abou-

tirent à la conclusion qu'il pourrait s'agir « du dernier effet de fréquentes crises de fureur, répétées à travers les siècles ». Il s'agit de démontrer que les races les plus intelligentes ont été souvent effrayées, sont devenues pâles, et le sont restées aujourd'hui encore. « Car le degré d'intelligence se mesure à la capacité d'effrayer. » Le pigment noir de la peau lui fournissait la preuve, parmi tant d'autres, que la pensée fut en général inventée par des lâches – et bien avant aussi, la morale. Que l'on remplace la faiblesse par l'héroïsme, chaque loi morale se retourne aussitôt en son contraire. Ce serait problématique et ne déciderait en rien du cours réel de l'histoire humaine. Mais tel est le commandement intérieur d'un penseur qui place les nobles et les intrépides sur le même plan que les hommes de vérité. On n'est vrai, au sens de la vie elle-même, qu'en la supportant avec toutes ses duretés. C'est précisément par ses duretés que le noble devient vrai, et ne s'embarrasse pas de phrases.

Le nihilisme de toutes les religions de l'au-delà doit s'opposer à la vie, surtout le martyre, cet expédient de la faiblesse, la satisfaction de l'instinct de puissance. À quoi on pourrait rétorquer que vouloir s'opposer avec dureté à sa propre constitution est le plus raffiné des martyres. Ni Dieu, ni amis, une extrême solitude, de plus pauvreté et maladie, le renoncement au monde,

qu'il n'affirme et ne loue qu'en pensées, en vérité, personne ne l'a vécu plus cruellement que Nietzsche. Si seulement les autres héros, les vrais possesseurs de ce monde, pouvaient se faire une idée de cet héroïsme marginal qui dépassa beaucoup de choses et tout d'abord se dépassa lui-même. Un héros selon son cœur, le très sollicité Borgia, qu'aurait-il dit à un malade si celui-ci s'était montré assez irréfléchi pour se joindre à lui ? Nietzsche le savait mieux que quiconque. Sa profession de foi touchant la puissance, dans ce qu'elle avait de plus stupide, était constamment accompagnée par une seconde voix, une voix silencieuse, qu'il ne pouvait réduire au silence.

« Ma fierté, la voilà : j'ai une origine. » Et sur cette origine il nomme aussi bien Platon que Jésus. Il laisse Wagner de côté, injustement d'ailleurs car qui dans la vie lui fut plus proche ? Il n'eut pas à souffrir directement du Rédempteur, mais indirectement par son penchant pour une musique dont le thème était la rédemption. C'est cela surtout qui est à envisager dans la perspective du renversement des valeurs morales. Le rénovateur de la culture rejetait le romantisme, le christianisme, la pitié, l'aspiration au salut, mais aussi la monstruosité menaçante, la matérialité, comme la transcendance. Il résolut d'exiger, et d'être, tout le contraire. Par sa discipline intellectuelle, sinon en ses obscurs

recoins, il était dur et intrépide, un grand seigneur de l'esprit, libre et léger, « l'homme le plus indépendant d'Europe », supérieur à la maladie, fort dans sa volonté de puissance, certain de sa propre durée. Tout cela grâce à ses vertus, au premier rang desquelles figure l'honnêteté, « l'une des plus jeunes vertus ». « Pourtant, n'oublions pas que l'honnêteté ne se trouve pas au nombre des vertus socratiques, ni même chrétiennes. »

À dessein il « conçoit » sa propre signification et sa personnalité, comme Goethe, selon lui, l'avait fait. Mais Goethe avait grandi et ne s'était pas « pensé ». Pour devenir parfait, il lui faudrait en tout cas renoncer à une règle d'honnêteté trop sévère. Assurément, le projet de s'y tenir n'est pas seulement héroïque, mais digne d'amour.

Nietzsche paraît au sommet de son éducation, devenue justement nature, lorsqu'il dénombre ses vertus. « Les quatre bonnes. Honnête à l'égard des autres, et envers qui est alors notre ami ; courageux face à l'ennemi ; généreux avec les vaincus ; et toujours courtois : voilà ce que veulent les quatre vertus cardinales. » Malheureusement, ce ne sont pas là des vertus pour les hommes de la puissance et du « dire-oui » impudique à la vie, à une vie pleine de confusion et d'obscurité. Mais il n'est ici pas de réserves que Nietzsche lui-même, plein

de généreuses contradictions, n'ait déjà émises. « En quoi les plus nobles se trompent », il le savait bien.

« On donne finalement à quelqu'un le meilleur de soi-même, son joyau : l'amour alors n'a plus rien à donner. Mais celui qui le reçoit n'est pas sûr qu'il s'agisse de *son* bien, et en conséquence il lui manque cette ultime et parfaite reconnaissance sur laquelle compte celui qui donne. » Qui donne ici et à qui ? Donner à la vie inconditionnée, et à une catégorie d'êtres soi-disant nobles et prétendus forts, un droit, qu'ils s'octroient de toute façon, ou qu'ils s'offrent, est un gâchis inacceptable. Des hommes de tout rang, surtout si celui-ci est problématique, renonceront ouvertement aux vertus traditionnelles, toujours incommodes et simulées, plutôt que d'adopter les vertus d'un autre penseur. Combien nombreux aujourd'hui sont ceux qui pourraient s'exclamer avec lui en chœur : « Oui, nous haïssons la barbarie – nous tous préférons la chute de l'humanité à la régression du savoir ! » On ne voit rien de tel. « Nous tous », de qui s'agit-il ? Pour Nietzsche seul cet « inaliénable » qui comptait par-dessus tout était la culture. Généralement on la vendait à bon marché, préférant mener une vie de barbare, au lieu de se sacrifier pour le bien de la civilisation.

L'affirmation

Et il apporta sa contribution. Lorsqu'il s'est agi de décider de ses « valeurs », il se déclara expressément en faveur de la guerre, et d'une guerre comportant de multiples sacrifices. « Les nombreuses détresses de tous ces petits êtres ne font pas ensemble une somme », affirme-t-il. Une partie du monde réduit à l'appauvrissement et à la barbarie, à la suite d'une boucherie qui compta dix ou vingt millions de morts : pas une somme. Nietzsche avait prévu le début « d'une période de guerres », dont il ne s'est jamais fait la moindre idée, même superficielle, pas plus que du type d'hommes qui les mènent. « J'ai été contraint, à l'époque du suffrage universel, autrement dit en un temps où chacun peut mener chacun au tribunal, de rétablir la *hiérarchie.* » Il place pourtant au sommet de sa propre hiérarchie la noblesse intellectuelle, mais celle-ci, précisément, est d'autant plus disposée à tomber sous l'empire de la violence que son « sang » est

plus pur. Après l'événement du renversement des valeurs, il semblait aisé de le savoir.

Pour lui ce n'était pas facile. Pris dans une période de paix qui le lassait, il voulait que ses « forts » et ses « nobles » fassent leurs preuves sur leur propre terrain. « Le siècle prochain, déjà, verra la lutte pour la souveraineté de la terre », annonçait-il à ses contemporains, qui firent la sourde oreille. Ils se complaisaient dans la période de paix la plus profonde de l'histoire moderne. Comme lui, ils n'avaient pas la moindre idée de ce que signifiait la guerre, ni celle que nous avons connue entre-temps, ni celle qui, aujourd'hui, se dissimule sous le masque de la paix. Le philosophe ne prévoyait nullement un tel monstre composé de guerre et de paix. Les hommes forts et nobles, étant à ses yeux courageux, comment auraient-ils pu être pour lui ces lâches, ces exacteurs qui nous sont devenus si familiers ! Nietzsche était aux prises avec le Reich de Bismarck, qu'il tenait déjà pour la fin de la culture allemande. Il ne s'est jamais demandé d'où pourraient encore venir dans le monde les forts et les nobles tels qu'il les concevait.

En revanche, certains souvenirs des débuts de l'histoire moderne, des souvenirs au sens ambigu, lui firent considérer l'insécurité des biens et de la fortune, de l'honneur et de la vie, comme bénéfique à la connaissance. « À présent nous vivons tous, comparativement,

dans une trop grande sécurité pour pouvoir devenir de bons connaisseurs de l'homme. [...] L'on n'aura jamais à choisir entre connais ou péris ! » On n'y peut rien changer, d'après lui. S'il avait vécu plus longtemps, il se serait fait une tout autre opinion. Il aurait compris et expérimenté que cette exigence, « Connais ou péris ! », ne lui aurait jamais été imposée. La véritable exigence s'énonce ainsi : « Péris avec tous les autres ! Péris le tout premier, dès lors que nous, les forts et les nobles, aurons à craindre ton savoir ! Nous, forts et nobles, nous craignons toutes choses, mais par-dessus tout le savoir. Nos accès de peur millénaires ont blanchi notre peau et blondi nos cheveux, comme tu le supposais spirituellement. » Voilà ce qu'ils diraient aujourd'hui à leur philosophe s'ils l'avaient sous la main, ce qui ne lui serait guère agréable.

Pour avouer aussitôt le pire : il recommanda au scalpel du chirurgien « tous ceux qui cherchent à mépriser la valeur de la vie ». L'émasculation est une idée de ce malade qui était trop peu homme. Il serait très étonné s'il pouvait voir aujourd'hui par qui elle est en fait pratiquée et sur qui. Les châtrés, par leur nature et leur état d'esprit, c'étaient eux les hommes, tandis que ceux qui leur infligeaient la castration n'étaient, corps et âme, que déchets sans force. Le philosophe exigea que le mariage soit soumis à un contrôle médical : pas de souci

à se faire, on se précipite en ce sens. Il proposait encore : « On doit apprendre, par les guerres, à rapprocher la mort des intérêts pour lesquels on se bat – cela nous rend respectables. » Apparemment le marchand de mort et d'armes, Zaharoff, mérite le respect, pour ne nommer que cette catégorie, suffisamment visible à son époque. Imperturbablement, il continue : « On doit apprendre à sacrifier *beaucoup* (c'est lui qui souligne) d'hommes et à prendre son affaire assez au sérieux pour ne pas les épargner. » Cela a déjà lieu, et si alors rien d'autre ne lui avait manqué, il n'aurait aucune raison de se plaindre.

Aujourd'hui, pourtant, il porterait plainte. Bien plus, il vouerait sa haine et son mépris au désastre qui couvait en lui, parvenu à maturité et à son plein accomplissement – tout comme à ceux qui s'en réclament. L'un de ses châtiments serait d'entendre le nom des intelligences qu'on associe de nos jours immédiatement à la sienne, dans un même souffle, parce que, tout comme lui, elles ont professé la violence. Le voisinage d'un Sorel [1] réduit déjà Nietzsche à se taire sur ce qui suit. Et d'abord sur ce type d'hommes, mis depuis lors en possession de la violence, qu'ils tiennent malheureusement de lui. Qu'il

1. Cf. *Réflexions sur la violence,* Paris, 1908, dans lesquelles Georges Sorel fait l'apologie de la violence, envisagée à la fois comme un acte politique et une création de valeurs morales.

commence par faire l'expérience de tels êtres ; il ne pourrait assimiler tout ce qu'il y aurait à vomir. C'en serait fait de sa curiosité pour la « discipline rigide », la « violence et la ruse ». Sa « bête blonde » lui resterait coincée dans la gorge. Il n'a d'ailleurs jamais été fixé sur la couleur de ses cheveux ni sur la bassesse de sa physiognomonie. Il n'en dirait plus autant sur son « dire-oui ». « La diminution croissante de l'homme est précisément la force qui donne l'impulsion pour penser à l'élevage d'une race plus forte » ; ici, même son langage se gâte, comme il se doit quand c'est la pensée qui est erronée. La « diminution » tenue pour une « force » ?

Il ne redirait plus que « l'espèce supérieure » n'a de devoirs qu'envers elle-même et n'est aucunement concernée par la conduite des espèces inférieures et par leur bonheur. Il lui suffirait de considérer « l'espèce supérieure » du siècle suivant pour en apprendre beaucoup sur « le vouloir, la responsabilité, la conscience de soi, le pouvoir-de-se-donner-un-but ». Tout cela sera simulé au plus haut point par des « hommes de main » sans mission valable, sans les qualités intérieures requises, et sans conscience morale. On ne devient naturellement pas « Viking » par simple infamie. Il est vrai, par ailleurs, qu'un penseur n'a pas à prendre pour modèle la figure historique du Viking, dont l'existence sociale était dépourvue de but et de cohésion. Il ne reste

rien du Viking pas plus que du sillage de sa carène dans les mers. Reste seulement la question suivante : pourquoi un conquérant de l'éternité a-t-il pris pour symbole les hommes qui ont le moins laissé de traces ? Il allait dans ses dures pensées jusqu'à envisager la destruction de l'espèce humaine pour que s'en détache un « surhomme » – ce qui représente une métaphysique de l'ici-bas, qui lui convient bien, à lui, et à lui seul. Mais pourquoi donc des symboles qui ne sont pas même empruntés aux couches supérieures de l'humanité ?

Il évoqua à plusieurs reprises César Borgia, fils du pape, qui n'aurait eu qu'à s'installer sur le trône sacré pour réfuter en sa personne le christianisme. L'histoire moderne à ses débuts, c'est-à-dire à la Renaissance, anticipa toutes choses avec la plus grande fougue ; depuis lors on n'a plus rien découvert, on s'est contenté d'exécuter dans le détail et de répéter : si au moins ces répétitions avaient été partout menées avec succès ! Le sceptique, le révolutionnaire, le grand artiste, mais aussi le démocrate et le socialiste et, pourquoi pas ? le fasciste, tous se sont recommandés à la postérité par un éclat, dont seuls brillent les premiers d'entre eux, modèles pour les siècles futurs. Le César de notre philosophe occupe dans cette liste une place bien reculée, comme le montre son absence totale de conscience qui ne menait à rien. Il avait voulu devenir le tyran de l'Italie,

au lieu de quoi il trouva une mort anonyme dans une tranchée espagnole. On ne compte à son actif que quelques empoisonnements sans raison. C'est de cette figure d'aventurier malheureux que s'éprit le poète créateur du surhomme. Elle incarnait pour lui l'affirmation de la vie.

Les symboles qu'un homme choisit pour se représenter révèlent le mieux sa vraie nature, nous apprenant si elle est spontanée ou voulue, nature ou liberté. « L'homme libre est immoral », décide Nietzsche, qui justement ne l'était pas. « L'histoire traite presque exclusivement d'hommes mauvais dont on a plus tard fait l'éloge. » Ce n'est pas tout à fait exact, et Nietzsche pouvait le savoir. Lui qui se sentait intellectuellement bien plus attaché à la France qu'à l'Italie n'a pourtant jamais mentionné le roi Henri IV. C'était lui le prince de la Renaissance et lui seul ; disciple et ami de ce même Montaigne qui continuait d'exercer son influence sur le philosophe de la puissance. Mais le roi Henri IV restait fidèle à sa nature quand il suivait Montaigne : « Toutes actions hors les bonnes ordinaires sont subiectes à sinistre interprétation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy qu'à ce qui est au dessoubs. » Et sur les meilleurs moyens d'être prince : « Qu'il reluise d'humanité, de vérité, de loyauté, de tempérance, et surtout de iustice ; marques rares,

incogneues et exilees : c'est la seule volonté des peuples dequoy il peult faire ses affaires, et nulles aultres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles là, leur estant les plus utiles : *Nihil est tam populare quam bonitas.* »

Les derniers mots sont empruntés à Cicéron : la bonté, sagesse antique, et concept païen de la puissance, avant de devenir un concept chrétien. Le « dire-oui » à la vie peut aussi rendre ce son-là, révélant un esprit en accord avec le cœur. Nietzsche fit violence à son propre cœur ; son « oui » est crissant. Le succès ne constitue pas une mesure. Montaigne : « L'estimation d'un homme consiste au cœur et en la volonté. » Si du moins Nietzsche avait considéré le succès, il aurait remarqué qu'il ne restait plus grand-chose des débuts de la nouvelle Europe, pas de trace d'un quelconque Borgia. C'est la France qui est demeurée telle qu'un roi l'a conçue avec son peuple – un roi déjà démocrate, penchant vers le socialisme. Mais Nietzsche se sentait contraint de « dépasser » tout ce qu'il rencontrait à son époque, et qu'il désignait du seul terme de *décadence* * [1].

1. Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

La simplicité

Il emprunta à ses contemporains français ce terme de *décadence* * pour décrire plusieurs décennies ; l'origine de l'expression importe peu. Pourtant, grâce à elle, Nietzsche prit en compte plus de choses, et de plus profondes, qu'on ne l'aurait attendu. Il reconnaît surtout la décadence comme un passage obligé dans le devenir et le péché. « L'apparition de la décadence est aussi nécessaire que n'importe quel commencement et progrès de la vie. » Il s'insurge contre les « socialistes systématiques » qui croient que « sous certaines conditions, et combinaisons sociales, le vice, la maladie, le crime, la prostitution, le *besoin,* ne se développeront plus... mais c'est là condamner la vie », s'exclame-t-il, et il affirme : « Une société n'a pas la liberté de rester jeune... On ne supprime pas la vieillesse au moyen d'institutions. La maladie non plus. Le vice non plus. » Et l'on pourrait allonger la liste. Pourtant des institutions y sont arrivées. On le sait à présent et Nietzsche

s'est refusé à le prévoir. Elles peuvent, pour un temps limité, réduire la part du malheur humain, et uniquement celle qui s'y prête. Mais l'objection contre les « institutions » socialistes devient douteuse quand on sait que l'orateur ne les veut aucunement et que « les nombreuses misères des petits ne font pas une somme ».

Sous le concept de *décadence* * il comprend avant tout le pessimisme ; pourtant, qui tracera image plus noire du sort de l'homme ? Il désigne Schopenhauer comme son adversaire, au côté de Bismarck et du Reich. Un rapprochement perspicace entre des grandeurs qui se sont mutuellement ignorées. De nouveau, il écarte Wagner, son « premier adversaire » qui l'incita à toutes les autres haines. Il se mit en effet à détester le Reich au même titre qu'un philosophe pessimiste ou un musicien, et pour exactement les mêmes raisons. Le Reich s'armait ; il transformait une nation qui avait compté des penseurs en un « hérisson vraiment héroïque ». Il promut le nationalisme : c'est ici qu'il apparaît chez Nietzsche qui l'identifie clairement à une maladie. « La distanciation maladive que la folie nationaliste a instaurée et continue d'instaurer entre les peuples d'Europe », il la nomme « une politique d'entracte ». Nationalisme et Reich, on distingue ce qu'au fond il leur a également reproché : ils abêtissent les esprits et les enivrent de manière frénétique. La musique, la musique roman-

tique, et non la « véritable », contient à ses yeux la même pourriture : dangereuse de par sa volupté. À la *décadence* *, il oppose très précisément la pensée claire et libre. Décadence, tout ce qui rend la pensée serviable, utile, et tout particulièrement un État se souciant plus de lui-même que de sa culture. Comme aucun autre type d'État ne paraît, Nietzsche décide que « la culture et l'État sont antagonistes ».

Ici, enfin, se trouve le Nietzsche qui donna autrefois à une jeunesse perdue le droit et les moyens de se démarquer pour être libre, ce qui, dans le meilleur des cas, permit des réalisations nouvelles et indépendantes. Qu'on écoute ce Nietzsche plus attentivement que l'autre. Les voici donc, ses expériences réelles de liberté de pensée et son « dur ilotisme ». Car la dureté, jadis tant célébrée, devint soudain la chose la plus condamnable ; une puissance non intellectuelle ayant la prétention de réduire la pensée à l'esclavage. Le Reich usa à son égard de procédés assez modérés. Au moyen de ces « institutions », qui ont leur mot à dire pour notre bonheur et notre malheur, il refréna Nietzsche, sans bien voir ce qu'il faisait. Cet état d'esprit nationaliste, dont le Reich entre autres choses porte la responsabilité, a longtemps refréné sa grande gloire. Celui qui l'attendait avec impatience supporta cela difficilement. Mais on ne le poursuivait pas, et on ne l'empêchait pas d'écrire, fût-

ce contre le Reich. Cela a dégénéré depuis. On le voit et on le ressent de multiples manières, intellectuellement et physiquement, à l'intérieur comme à l'extérieur du Reich, qui bientôt n'admettra plus d'extérieur.

La jeunesse d'aujourd'hui et de demain a toutes les raisons de revenir à un « grand seigneur de l'esprit » qui tenait Voltaire pour un des siens, et lui consacra une dédicace, aujourd'hui omise [1]. Pourtant ses nouveaux lecteurs n'apprendraient de lui que la passion de connaître ! On ne trouve rien dans son œuvre d'aussi pleinement vécu et d'aussi clairement conçu. Il avait une grande expérience pour servir les mots, lutter et souffrir pour eux. Son savoir était plus riche en souffrance qu'en victoire. Il parvint à l'affirmation, en fuyant sa souffrance dans le monde étranger des seigneurs de cette terre, et de quels seigneurs !

Il reste à se demander quel serait son véritable seigneur de l'avenir. Il s'exprima en faveur du travailleur, à la manière du socialisme de la dictature du prolétariat. « De l'avenir du travailleur », on n'a plus à se soucier. « Les travailleurs devront apprendre à réagir comme des soldats. Un honoraire, un traitement, mais pas de salaire ! Pas de rapport entre paiement et travail ! Mais plutôt l'individu qui, *selon sa nature,* occupe une posi-

1. Il s'agit de la dédicace de la première édition de *Humain, trop humain* (mai 1878), supprimée par la suite.

tion lui permettant de *produire au maximum* dans son domaine. » Plus loin : « Les travailleurs vivront un jour comme les bourgeois aujourd'hui ; mais cette *caste supérieure* qui se caractérise par son absence de besoin est *bien au-dessus* d'eux : ils seront donc plus pauvres et plus simples, mais pourtant *en possession de la puissance.* » S'il n'a pas lui-même souligné cette conclusion, au moins y est-il arrivé. Elle se trouve dans *La Volonté de puissance,* son œuvre principale, et son dernier mot. Il honore les ouvriers comme lui-même, et exige d'eux quelque chose d'aussi difficile et d'aussi grand que de l'homme du savoir : une ascèse volontaire. « Nous sommes tous des travailleurs », confesse-t-il avec fierté. Il avait encore plus de raisons qu'il ne le pensait d'être fier. Promettre à une nouvelle caste la possession de la puissance, en prenant pour modèle les officiers prussiens d'autrefois, pauvres et sans besoin, c'était valable il y a cinquante ans, et trente ans devaient encore s'écouler avant que cela ne commence vraiment. Une simplicité humaine permet de telles propositions, simplicité que l'on n'atteint qu'en dernier, et dont on a d'abord supporté toutes les complications. Il faut les avoir surmontées pour être, enfin, simple avec génie.

Nietzsche nous a ouvert toutes les perspectives possibles et imaginables ; il était intellectuellement très riche, plein de contradictions, mais toujours honnête.

Chacune de ses connaissances trouve à son époque son complément dans son exact contraire, sauf celle dont il est ici question. Ses considérations sur les travailleurs se suivent de loin en loin, dans un ordre croissant, mais irréversible. Il commence par présenter « la question ouvrière » aux classes supérieures, qui l'avaient en général admise comme une déviation de leurs instincts. Elle aurait pu faire des travailleurs des « Chinois », ce qui aurait été plus dans « l'ordre » des choses. Pour être manqué, c'est manqué. La classe devenue une « question », et que de surcroît on a autorisée à porter des armes, combattra à l'avenir, grâce aux droits récemment acquis, et en acquerra toujours de nouveaux. L'autre point qui retient Nietzsche : l'impatience, l'indignation au nom de la raison et de la classe ouvrière. « La condition impossible est celle des travailleurs qui émigrent, et devront continuer d'émigrer, jusqu'à ce qu'ils deviennent quelque part les seigneurs. L'Europe devrait se soulager d'un quart de ses habitants. » À cette époque, on aurait dû le faire. Puisque tel ne fut pas le cas, et que la « condition impossible » ne voulut pas s'imposer « quelque part », mais ici même, Nietzsche accorda aux travailleurs non seulement toute la puissance, mais il la leur imposa comme un devoir : lui, le premier en dehors du socialisme. De même, il fut le

seul, en dehors de l'Église, à envisager le christianisme dans sa plénitude et sa grandeur réelles.

Car pour sa part il voyait grand ; mais la grandeur – la sienne et toute autre – requiert la simplicité. On n'est pas grand par simple force de volonté, quoique Nietzsche l'ait également pensé. Discipline et, de « l'autre côté », destruction : voilà l'erreur commise par cet esprit supérieur sur sa nature. La grandeur se fait connaître par la stricte modestie, qui élève et sert tous les hommes, bien qu'elle les surplombe tous, et parce qu'elle les surplombe tous. Connaître et exprimer des vérités simples, soit ; mais promettre aux hommes un bonheur simple et les y préparer, le plus grand ne peut y prétendre, il lui faut s'abstenir. Il recommandait pourtant à sa « caste supérieure » : si tu veux posséder la puissance, sois pauvre, reste simple et pauvre. Voici maintenant le dernier mot et la fin de sa tragédie, aussi douloureuse qu'elle était belle. En luttant, il s'arracha d'un environnement de décadence qu'il ne pouvait supporter, étant trop malade, il voulait dire trop sain. Pourquoi a-t-il aimé et haï Wagner ? Parce que ce dernier avait la constitution requise pour résister à la *décadence* *, dont il sut également enrichir son œuvre prodigieuse.

Nietzsche, attiré et repoussé entre la science et le christianisme, le scepticisme, la foi et la superstition, la

renonciation et l'affirmation, le génie artistique, l'orgueil intellectuel, l'exigence d'une gloire sans limites, et bien d'autres choses, Nietzsche eut encore à supporter l'attrait douloureux et joyeux de l'éternité.

Éternel

Il est bien connu qu'un malade admet son sort et l'aime au point de souhaiter qu'il ne prenne jamais fin. Nietzsche voulut être immortel, tout en restant le même, avec toutes ses faiblesses physiques, sa fragilité intellectuelle sans cesse à dominer, sa solitude, la haine qui pesait sur lui, les ombres d'amis qui ne lui rendaient plus jamais visite, et de femmes qui ne pouvaient plus offrir de chaudes illusions à cet homme tout de glace. Il s'est persuadé qu'une vie seulement supportable par l'artifice de sa volonté, l'interprétation et le dépassement, était bonne, et méritait d'être recommencée de nombreuses fois. Dans ce monde chaotique et périssable, dont nous ignorons le commencement et la fin, il était convaincu de vivre éternellement. De toutes ses apparitions, il faut nous incliner seulement devant le Nietzsche qui, par son consentement, son *amor fati,* devint, en fin de compte, éternel.

Il ne fut au début qu'un malade ordinaire, soumis à

une défaillance nerveuse, maladie si courante dans le dernier tiers du siècle. La médecine ne progressait pas aussi vite que cette dernière, et négligeait habituellement le centre nerveux le plus important. Il n'y avait pas encore de thérapie du nerf sympathique. À vingt-cinq ans Nietzsche était déjà appelé à enseigner à Bâle. Dix ans plus tard – entre-temps il y eut Wagner – il quitta son poste, abandonna les hommes, et, tout particulièrement, les médecins. Il ne lui restait plus alors que dix ans pour tout ce qu'il exigeait : une œuvre, la puissance par une œuvre ; éclipser toutes les gloires étrangères ; être immortel, et donc bien portant. De ses nombreuses souffrances, il se fit une santé neuve et supérieure : il se dit en bonne santé. « La maladie peut proprement être une santé intérieure ; et inversement. La maladie est quelque chose de personnel ; elle est utile à un homme et à une tâche, même si pour d'autres cela signifie maladie. » Il persiste : « Aucune disposition en moi à la maladie ; à l'époque de la plus terrible d'entre elles, je ne suis moi-même pas devenu malade. »

L'œuvre d'un homme sain, selon lui, doit progresser avec facilité : erreur ! Des êtres sains ne pourront y parvenir aisément. Il niait même à présent avoir fourni des efforts. Il exerçait une profession facile, qui n'était qu'oisiveté. On devine aussitôt à qui il pensait, à qui il ne cessait de penser. Un travailleur, attelé à l'œuvre

énorme, au service de laquelle il se met tout entier, c'est encore Wagner. Son œuvre n'avait pas seulement du poids mais aussi de la pesanteur. Lenbach, son portraitiste, dit à Wagner : « Votre musique est un chariot en route pour le ciel. » Par conséquent, une conséquence qui mène loin, l'œuvre conduisait irrésistiblement à la folie : son adversaire, Nietzsche, « n'était pas libre » d'avoir des contraintes, d'être surchargé et accablé de travail. Il devait, au propre comme au figuré, être un danseur : membres souples, pensée rapide. Il n'admettait de pensées que dans la mesure où elles étaient « atteintes », il aurait pu dire « gravies ».

Dionysos, Dieu tragique que Nietzsche a modifié jusqu'à ce que la vie soit justifiée de manière dionysiaque « en ce qu'elle a elle-même de plus terrifiant, de plus ambigu et de plus mensonger », cette figure de joie et de légèreté devint pour celui qui souffrait le symbole de sa propre nature, « la nature la plus haute d'entre tous les êtres ». « Au fond de tous les abîmes, je porte encore mon affirmation bénie. » Et il avait raison, si on considère le but atteint ; et eut encore raison jusqu'à cette folie imprévisible. Peu de temps auparavant, il espérait mourir d'une crise d'apoplexie ; il montrait par là indéniablement son point faible. Il voulait mourir vite ; en attendant, il maîtrisait ses pensées, même quand il les exaltait sur un mode dionysiaque. Elles n'ont jamais

dévié, pas même dans *Ecce Homo,* où il parle de lui comme aurait pu le faire, après deux mille ans, l'adorateur enthousiaste d'un Dieu défunt. N'était-il pas lui-même le Dieu ?

Veut-on une œuvre et une vie importantes, on doit également en vouloir la fin. Il était le seul, en 1880, à posséder l'étonnante connaissance de la crise à venir. En 1888, dans une lettre dont son esprit n'était plus tout à fait responsable, il affirmait vouloir « enfermer le Reich dans un carcan de fer et le provoquer à une guerre du désespoir ». Ce n'était folie qu'au regard de la date, et en vérité une folie riche en pressentiments.

Nietzsche anticipa sur tous les points essentiels. Il était certain de sa future célébrité, alors que personne ne le connaissait encore, et ses rares amis profitaient de ce prétexte pour abandonner un être inquiétant – inquiétant précisément par l'ampleur de son avenir. Il se précipitait sur chaque signe même lointain de sa future gloire, et tremblait à chaque retard. « Dans mon cas, les Allemands chercheront toujours, à partir d'une destinée prodigieuse, à accoucher d'une souris. » Tout cela suppose d'abord qu'il croyait à la gloire. Celle-ci n'est pourtant qu'une conception classico-romantique ; les modernes nous ont appris autre chose à son sujet. La gloire porte avec elle vicissitudes, malentendus, masques embaumés et s'achève, finalement, dans un

nom vide. Elle est très semblable à la tombe. Mais Flaubert s'écriait : « Pour créer des œuvres durables, on ne doit pas rire de la gloire. » Et Nietzsche l'a prise au sérieux, il l'a tenue pour sainte. Tous deux avaient pour les hommes une piètre estime, mais ce qu'ils valaient à leurs yeux revêtait une grande importance. Il faut le reconnaître : ce n'est pas par amour des hommes, mais plutôt parce qu'ils jalousaient la gloire de leurs prédécesseurs, qu'ils exigeaient d'être admis parmi les bustes « qui vivent plus longtemps que la cité ». Gautier : « Le buste survit à la cité. »

Nietzsche vit Wagner et ne vit que lui. *Parsifal,* « un tour de force de séduction ». Pourtant, de plus en plus : « Je ne peux y penser qu'avec effroi. » Celui qui prétend se faire sa propre idée de Wagner est une « canaille irrévérencieuse ». Puis à nouveau : « Maintenant, je ne dois même plus me comparer à lui – j'appartiens à un autre rang. » Il reste ceci : « C'est avec une véritable terreur que j'ai compris à quel point je suis en fait apparenté à Wagner. » Cela, juste avant que tout ne s'achève. Mais surtout : « Je l'ai aimé, lui, et personne d'autre. Il était un homme selon mon cœur. » Toutefois, ce qui est véritablement effrayant, c'est que la mort de Wagner a été pour lui un « soulagement », lui, l'héritier de la seule gloire dont il avait la charge. « En définitive, si je ne me trompe pas totalement sur mon avenir, la meilleure

part de l'action wagnérienne survivra dans la mienne. » Oui, mais il y avait Verdi. « La musique est mon précurseur », ce qui n'était pas tout à fait juste, car avec lui et à ses côtés un autre prouvait « qu'il est possible de ressentir, en une fois, ces trois éléments : sublimité, lumière profonde et chaude, et les délices d'une composition supérieure ! » Quand ce qu'il réclamait avait effectivement lieu, il faisait la sourde oreille. La mort de Wagner ne l'avait pas délivré.

On admet que la gloire est l'immortalité terrestre. Elle n'en est pas moins problématique que celle du ciel. Bien plus, son origine est la même : la gloire de l'homme créateur atteste en lui le Créateur divin. Il est déjà suffisant que de nombreux héros des temps modernes aient fermement attendu la récompense de leurs hautes aspirations et des efforts fournis ; ils exigeaient d'être immortels ici ou là, et si possible des deux côtés à la fois. Nietzsche se contentait de l'ici-bas : son exigence n'en était pas moins forte car il ne voulait pas d'une survie uniquement spirituelle. Il inventa une doctrine lui permettant de revenir éternellement, en personne, et à proprement parler de rester toujours là. Pour les morts, des billions d'années ne valent pas même un seul jour. Que l'un d'eux se lève après des siècles et soit, de la tête aux pieds, celui qu'on tenait alors pour mort : c'est qu'il ne le fut jamais. La porte par laquelle il sortit

reste ouverte, son ombre se déplace encore à l'intérieur, et bientôt il apparaît sur le seuil qu'il venait tout juste de quitter. C'est ainsi qu'il se représentait l'éternité. Peut-on lui cacher que cette représentation est empruntée à la foi en l'immortalité de l'âme, qu'elle modifie ? Et qu'elle ne la modifie pas à son avantage ?

On se figure les bienheureux délivrés des défauts terrestres et des douleurs. Le Nietzsche ressuscité sera le même, il souffrira et « dépassera », comme la première fois, et ainsi de suite. La possibilité de s'affranchir de ses erreurs ne lui est pas même accordée, et ses blessures restent incurables.

L'affirmation selon laquelle la foi rend heureux, qu'elle redevienne un objet de foi ; Nietzsche l'a bien dit. Celle qui affirme qu'elle rend malheureux nous oblige, à peine enterrés, à revivre une nouvelle fois cette même vie, trop connue. Oh ! mais avec cette croyance il en va tout autrement. Elle possède des fondements scientifiques. La science du XIXe siècle prend sa défense avec force et éclat. « Le principe de conservation de l'énergie exige le retour éternel du même. » Telle est la découverte du philosophe qui emporte le XIXe siècle à ses semelles jusque dans l'éternité. « Le monde en tant que force ne peut être pensé sans limites, – nous nous interdisons le concept d'une force *infinie,* comme incompatible avec celui de force. Il manque donc également au monde le pouvoir d'une nouveauté infinie. » Un humoriste plein d'esprit, Morgensten, a exprimé tout cela dans un vers : « Ne *peut* être, ce qui n'a pas le *droit* d'être. » Le principe de conservation de l'énergie promet tout au plus aux défunts que de leur tombe va jaillir et croître un arbre fruitier. Retour éternel du même ? Il fallait le Nietzsche unique, et qui ne reviendra jamais, pour concevoir ce retour et le maintenir.

Il se devait de léguer une doctrine qui soit, conformément à la tradition, une foi. La science doit la fonder ; en vérité, c'est ce que lui-même a fait en personne. « J'ai cherché à tout renier : ô détruire est aisé, mais construire ! » Ici les racines se montrent à nu.

Malgré tout le faste de sa grandeur solitaire, il avait les doutes les plus honorables sur sa propre fécondité. Il voulait pourtant se rendre utile à sa manière, assez austère. « Celui qui veut revivre une seule expérience, doit souhaiter toutes les autres à nouveau. » Sa doctrine « doit être la religion des âmes les plus libres, les plus sereines et les plus sublimes – une agréable prairie entre les cimes dorées et le ciel pur ! ». Il exigeait du courage, et en fit preuve en se donnant à une immortalité sans consolation, à une éternité terrifiante. « Immortel est l'instant où je conçus le retour. Pour l'amour de cet instant, je supporterai le retour. » Qu'il repose en paix.